N° 1

Numéro spécial

1er Novembre 1942

Jeune Légion

LÉGION FRANÇAISE DES COMBATTANTS
ET DES VOLONTAIRES DE LA RÉVOLUTION NATIONALE

BULLETIN DE FORMATION DES GROUPES
DE JEUNES ET UNIVERSITAIRES

RÉDACTION - ADMINISTRATION : Hôtel de Séville, VICHY - Téléphone 32-23

Bimensuel. Abonnement : un an : 25 fr. — Légionnaire, V. R. N. et « Jeune Légion » : 15 fr. C.C.P. 297-95 Clermont-Ferrand

NÉCESSITÉ D'UNE DOCTRINE

Il n'est pas toujours besoin de vieux grimoires pour étudier les événements d'une époque troublée.

Notre génération pourrait se contenter de souvenirs personnels.

Deux guerres. La défaite. Les Allemands à Bayonne. Tel est le bilan de ces 25 dernières années d'Histoire de France ; et celle des autres peuples pendant la même période ne nous permet guère de leur porter envie.

Il n'est pas de partie du monde qui ne soit tourmentée par une même fièvre. Aussi n'a-t-on pas manqué de parler de la Révolution Mondiale du XX[e] siècle...

Après celle de la Russie, celle de la Turquie, après celle du Japon, celle de l'Italie et de l'Allemagne, suivies de près elles-mêmes par celles du Portugal et de l'Espagne.

Chacun de ces pays s'en est allé chercher dans les leçons du passé, selon son génie propre, une doctrine ou un mythe, ferments d'une renaissance.

Mais la diversité des solutions que chacun apporte à ce mal du siècle n'est-elle pas le signe que le remède n'en a pas été trouvé ; puisque le mal persiste dans cette égale confusion ?

Ainsi, comment s'étonner que le plus grand nombre soit trop douloureusement meurtri pour se donner la peine de rechercher la leçon d'une aussi persistante calamité.

Ecrasés par des événements que nous ne comprenons pas et dont l'enchaînement logique nous échappe ; désespérant de parvenir un jour à les diriger ; convaincus de l'inutilité de l'effort, nous restons ballottés à leur fantaisie.

> « LA RAISON PREMIERE DE NOTRE DECLIN, C'EST L'ABANDON DE TOUTE VIE SPIRITUELLE DANS LE CADRE DE LA NATION, CAR CE SONT LES IDEES QUI MENENT LE MONDE. »
>
> Ph. PETAIN.

C'EST SUR LES BASES D'UNE SEVERE AUTANT QUE LUCIDE REVISION DES MOINDRES VALEURS QUE DOIVENT REPOSER LES PRINCIPES DE L'ORDRE NOUVEAU.

Car rien ne se fait de durable sans qu'on ait auparavant pris clairement conscience des circonstances au milieu desquelles on veut agir.

Tant que pour notre compte nous n'aurons pas su nous convaincre de la gravité de la confusion présente, tant que nous n'aurons pas découvert, avec ses causes profondes, la base de solides vérités nettement définies et comprises, tout ce que nous pourrons entreprendre, en dépit des faciles enthousiasmes de la plupart des débuts, sera condamné à aller s'énerver dans les tiraillements des multiples et fatales divergences individuelles et des aventures sanglantes qui en sont l'inévitable sanction.

Il n'est question autour de nous que de « Révolution Nationale ». Chacun répète qu'il faut « penser et agir français ». Mais quels sont ceux qui voudront enfin convenir que ces mots, ces expressions, n'éveillent dans les esprits aucune unité, rien de précis, rien de réel. Chacun y attache le sens qui lui plaît et dont il tient jalousement à rester le seul juge. C'est d'abord à cette ignorance du sens des mots qu'il faut imputer la confusion de notre temps.

La France, le mot de « France » lui-même, n'a pas échappé au sort commun. Qui, de nos jours, serait capable d'en expliquer clairement la profonde signification, d'en définir les composantes essentielles ? *Ceux qui le prononcent avec le plus pur accent d'une réelle émotion sont ceux qui le plus souvent le comprennent le moins, à cause de leur émotion même.*

Nous avons à rebâtir la France.

Et comment la rebâtir, si nous en ignorons les caractères essentiels ? Comment la rebâtir sans plan ?

DONC, NECESSITE D'UNE DOCTRINE

Ce mot fait peur, nous le savons. On en proscrit l'usage. A vrai dire le mot importe peu, pourvu qu'on ait la chose. Une doctrine est ce plan nécessaire pour rebâtir.

Quand nous parlons de la nécessité d'une doctrine, nous voudrions seulement faire comprendre qu'avant de commencer un travail, il importe de savoir ce que l'on veut ; il importe de le penser, le définir, préciser les moyens dont on pourra

> « LA JEUNE LEGION DOIT DEVENIR UNE ECOLE DE MILITANTS REVOLUTIONNAIRES ET DE CHEFS POLITIQUES POUR LA FRANCE DE DEMAIN. »
>
> P. CHEVALLIER,
> Chef de la « Jeune Légion »

Lire en page 5

Le vrai visage du PÉRIL SOVIÉTIQUE

simple, elle devient une. Ce n'est aussi qu'à partir de cette minute qu'elle pourra fonctionner, qu'elle pourra vivre...

Mais, pour évidente que soit l'impérieuse nécessité d'une synthèse, il serait puéril de nous abuser sur sa facilité.

NECESSITE DES PRINCIPES

Nous voyons tous les jours autour de nous des êtres pleins de multiples connaissances, fruits de la seule mémoire, et qui sont incapables d'utiliser semblable bagage, dans l'impossibilité où ils se trouvent d'en saisir les rapports, d'en connaître la hiérarchie.

« Les hommes d'aujourd'hui sont assez instruits pour lire chaque jour des journaux et écouter les discours radiodiffusés par les politiciens, les charlatans et les apôtres.

» Ils lisent les articles, les livres de vulgarisation scientifique ou philosophique...

» Chacun peut, si cela lui plaît entendre parler des théories d'Einstein, ou lire les livres d'Eddigton et de Jeans, les articles de Shapley et « de Millikan. »

Le mal, comme on le voit, ne vient pas de notre ignorance.

Bien au contraire, on peut affirmer que jamais l'humanité n'était parvenue à pareille somme de savoir.

Mais, notait déjà Montaigne : « Je dirai volontiers que comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur et les lampes de trop d'huile, ainsi fait l'action de la science par trop d'études et de matières. »

Nous avons le nombre.

Il nous manque l'ordre, qui permettrait un choix, garant lui-même de la qualité de notre savoir.

N'arrivant pas à en ordonner les éléments, l'homme moderne reste perplexe et tourmenté.

L'esprit pour travailler a besoin de lois.

Il n'est pas de synthèse possible sans esprit critique rigoureux.

> « LA PREPARATION D'UNE TACHE AUSSI HAUTE NE PEUT SE FAIRE QUE DANS LE RECUEILLEMENT ET LA DISCIPLINE. TOUTE AGITATION, TOUTE IMPROVISATION LUI PORTERAIENT LES COUPS LES PLUS GRAVES. »
>
> Ph. PETAIN.

Mais, comme à son tour, il n'est pas de critique possible sans principes directeurs, toute classification, tout ordre dans le savoir restent impossibles sans eux.

De quel droit, au nom de quel mobile placerions-nous tel objet au-dessus de tel autre, si nous restons incapables de discerner que cet objet a plus de prix que cet autre.

Beaucoup plus que de réunir une somme de connaissances dans un même cerveau, il importe de donner à ce cerveau les principes qui lui permettront d'ordonner ces divers éléments.

Toute synthèse exige l'emploi de ces leviers organisateurs.

En méconnaît-on la valeur ? Incapable d'utiliser ses connaissances, l'homme ne peut que mettre en doute l'exactitude d'un savoir dont il n'arrive pas à se servir. Impuissant à classer tant de données disparates et qui tout aussi bien peuvent passer parfois pour contradictoires, il sombrera dans le scepticisme.

« L'harmonie du savoir, a-t-on pu dire, ne s'obtient guère dans l'homme que par un appel aux principes premiers ».

Leur importance donc est capitale.

Ils sont le corps de la doctrine. Ils sont la doctrine elle-même.

Sans eux, il ne peut exister que des programmes : et il importe ici de définir, avec leur relation, le sens exact de ces deux mots.

DOCTRINE ET PROGRAMME

Nous l'avons dit : il faut, pour agir avec efficacité, savoir d'abord ce que l'on veut : donc, disions-nous, nécessité d'une doctrine.

Mais, nous répondra-t-on, un programme n'est-il pas lui aussi un plan d'action, pourquoi lui préférer une doctrine ?

C'est qu'un programme reste essentiellement un plan d'action prévu pour tel événement particulier, et reste limité à cet événement particulier.

Or les événements changent.

Ils se succèdent plus rapidement encore dans les périodes troublées comme nous en vivons.

Il est donc insuffisant de se mettre d'accord sur un programme, qui peut être appelé à changer avec l'événement, c'est-à-dire du jour au lendemain.

Il faut remonter plus haut, à ce qui est supérieur aux programmes, à ce qui les domine, à ce qui d'ailleurs a permis de les composer.

En effet, si dans telles circonstances on a décidé par exemple d'agir selon tel ou tel programme, c'est qu'on avait des raisons pour le faire, « raisons » qui ont permis de décider qu'à cette occasion il fallait agir ainsi et non pas autrement.

En un mot, on a eu nécessairement recours à des considérations supérieures, qui ne sont autres que ces principes premiers, dont nous venons de parler.

Cet ensemble ordonné qui permet de dicter les divers programmes à suivre selon les divers événements est une doctrine.

Elle est essentiellement cette « matrice » à programmes.

Elle est l'ensemble ordonné de ces principes généraux qui demeurent au-dessus des événements, qui ne changent pas, qui restent immuables audessus des vicissitudes quotidiennes.

On ne change pas de doctrine.

On change de programme : le programme étant essentiellement l'application de la doctrine à tel événement bien déterminé, nettement circonscrit dans l'espace et le temps.

Les événements viennent-ils à changer, le programme doit changer lui aussi sous peine d'être mauvais, parce qu'inadapté à des événements pour lesquels il n'est plus fait.

La doctrine, elle, ne change pas, mais reste au contraire le substratum d'un nouveau programme plus actuel.

Tout travail fécond a besoin de cette certitude que seul il peut aporter.

Mais est-il certitude possible sans souci de vérité ?

VERITE

Nous avons à faire comprendre, aussi remonterons-nous aux principes.

Mais il ne saurait être question d'imposer un système pour le seul plaisir d'en remplacer un autre. Nous ne ferions qu'augmenter la confusion présente par ce système nouveau.

Il faut convaincre, donner confiance, et nous n'y parviendrons qu'autant que nous serons vrais.

Ainsi se dresse devant nous le grand problème de la Vérité.

Celui qui commande tous les autres.

Pour subtile que puisse être une doctrine, si elle n'est pas vraie elle est condamnée tôt ou tard à se voir démentir par les faits, à se briser contre la réalité !

Aussi le problème du vrai se pose-t-il avec une plus grande acuité dès que l'on veut se placer sur le plan supérieur qui est le plan doctrinal ; car la vérité étant ce qui demeure, c'est en elle seule que la doctrine pourra trouver et devra chercher cette permanence, cette pérennité, qui fait son bienfait et qui la justifie.

> **NOTRE EQUIPE**
>
> **P. CHEVALLIER**
> Chef National
>
> **R. RABOUIN**
> Chef Adjoint
>
> **J. OUSSET**
> Chef du Bureau d'Etudes

Les principes, enseignaient les scolastiques, ne tiennent pas contre la réalité.

La pensée en accord avec les choses : telle est la vérité.

C'est devant les faits, c'est à leur étude qu'il faut revenir.

Il faut que la moindre de nos affirmations apparaisse comme étant la conclusion d'un raisonnement strict, basé lui-même sur un enchaînement solide de faits.

Nous ne convaincrons qu'à ce prix.

L'union que nous souhaitons ne se fera qu'ainsi.

Il ne s'agit plus de faire part de quelques-uns des rêves d'une nuit.

Seule nous importe la connaissance de ce qui est.

Qu'importe une opinion ? La nôtre comme celle des autres.

Nous n'avons pas d'opinion.

Il nous faut en finir avec le respect dont elles n'ont cessé d'être environnées depuis trop longtemps.

Seule la vérité importe.

Pour subtile, pour ingénieuse que puisse être la présentation d'une erreur, elle n'en restera pas moins une erreur, et à ce titre nocive et haïssable.

METHODE

Aussi notre doctrine reposera-t-elle avant tout, sur une « méthode de formation ».

Elle n'est pas, il ne pouvait être question d'en faire « un système personnel d'idées à inculquer à d'autres ».

Il faut qu'on puisse dire: notre doctrine découle logiquement de notre étude rigoureuse de la réalité. Nous voulons qu'elle soit l'expression fidèle de l'ordre même des choses.

En un mot nous voulons qu'elle soit la doctrine tout court.

Méthode de l'objet, c'est-à-dire méthode d'une objectivité absolue, d'une abstraction serrée, autrement dit, rien dans l'esprit qui n'ait été extrait, abstrait de la réalité.

Voilà bien le vrai sens du mot « abstraction ».

Serrer la réalité de près.

Nous voudrions que cette méthode modèle profondément chacun, qu'elle soit un véritable pli, une véritable tournure d'esprit.

Nous voudrions qu'avant de parler, qu'avant d'affirmer quoi que ce soit, avant de dire: « moi je pense que » se produise un espèce d'acte réflexe qui rappelle qu'avant de penser telle ou telle chose, il faut que telle ou telle chose soit.

Ce ne peut être là, nous le savons, que le fruit d'une patient habitude, d'une difficile et longue discipline.

Certains renoncements, certains sacrifices seront inévitables.

Chacun possède dans les plis de son « moi » une chapelle privée où il rend un culte jaloux à quelque sirène de son choix.

L'orgueil qui sommeille au fond du cœur de chacun de nous n'acceptera pas facilement ce retour à cette humilité première, ce retour à l'humble soumission devant les faits.

Tous ceux qui ont le souci du Vrai n'ont pas manqué d'être pénétrés d'humilité, d'être convaincus de l'impérieux devoir de cet acte préalable d'humilité.

Humilité qui n'est au fond qu'honnêteté et déjà Vérité.

Au ras du sol de l'ordre naturel comme aux voûtes étoilées des sphères surnaturelles éclate la Vérité de la divine Parole ; il faut s'abandonner soi-même pour trouver tout.

Celui qui se lance à la poursuite du Vrai doit renoncer à lui ; ou pour mieux dire à ce qui est mesquinement lui-même.

Il doit abandonner le goût de ses dérisoires dimensions d'individu.

Il doit tendre de toute son âme à la compréhension de ce qui est.

Et qu'on n'aille pas croire surtout que ce renoncement soit une prise d'œillères. Bien au contraire, c'est pour mieux être en possession de toute son intelligence, de toute sa raison, qu'il fait taire, ce qui risque à la fois de troubler son cœur et de brouiller sa vue.

« Les grands savants, nous enseigne Carrel, sont toujours d'une profonde honnêteté intellectuelle. Ils suivent la réalité partout où elle les mène. Ils ne cherchent jamais à lui substituer leurs propres désirs, ni à la cacher quand elle devient gênante. L'homme qui veut contempler la Vérité doit faire le calme en luimême. Il faut que son esprit devienne comme l'eau morte d'un lac. »

Ce n'est qu'alors et alors seulement que pourra s'appliquer la brûlante parole de Pascal :

« Vous sentirez la force de la Vérité, et vous lui céderez. »

Qu'il s'agisse de Vérité surnaturelle, de Dieu, ou de Vérité naturelle, la méthode est la même dans le rigoureux parallélisme de son analogie.

Dans le silence des laboratoires, où le recueillement des cloîtres, telle est la règle des savants et des saints.

« Si nous voulons redevenir un peuple fort, il faut purifier nos cerveaux des abstractions et des chimères. »

Rendre à chacun le sens du réel, du concret, du vrai, tel est bien en effet un des premiers devoirs civiques de l'heure présente, sans oublier l'amour de la clarté et de la rigueur logique.

On le voit, l'œuvre est immense. Cependant nous ne désespérons pas de réussir.

Nous l'avons déjà dit. Chacun de nous a été à ce point pénétré par ce venin du libéralisme que c'est par un solide examen de conscience qu'il faut commencer. Véritable période purgative, rigoureux travail de révision totale.

Réapprendre le b, a, ba des vérités essentielles.

Mais comme la première réforme doit être celle du langage, qu'il n'est pas de compréhension possible sans termes précis, que dans ce domaine entre autres la confusion est plus grande et plus dangereuse qu'ailleurs, c'est donc par définir le sens de certains mots qu'il faut commencer. C'est pourquoi les articles qui suivront s'attacheront d'abord à rendre leur véritable signification aux mots « Doctrine, Programme, Vérité, subjectivisme, individualisme, libéralisme, matérialisme, civilisation, culture, Progrès, Patrie, Nation, etc... »

Alors seulement nous aurons en mains nos instruments de travail.

LE VRAI VISAGE DU PÉRIL SOVIÉTIQUE

ON parle beaucoup du péril communiste. Mais que faut-il entendre par là ?

Pour le plus grand nombre le communisme, c'est la révolution sociale, l'émeute ; des massacres, des attentats, des incendies, des femmes violées, des prisons ouvertes, des tombes et des églises profanées.

Autant de scènes qui se sont déroulées aussi bien de nos jours en Espagne, qu'en 1917 en Russie et que nous appellerons d'un seul couple de mots : « guerre civile. »

Mais au risque de surprendre, nous n'hésiterons pas à l'affirmer : le communisme n'est pas que ça.

Si on refusait d'en convenir il faudrait aussi appeler communistes tous les révoltés de l'histoire.

Communistes les « Bagaudes » qui sous les Gaulois furent aussi des agitateurs.

Communistes, les hommes d'Etienne Marcel, les Jacques et les Cabochiens.

Communistes, certains exaltés de la Sainte Ligue des guerres de religion.

Communistes, les sans-culottes septembriseurs.

Communistes, les ouvriers révolutionnaires de 48.

Communistes, bien entendu, les communards.

Nous le savons. C'est là l'opinion d'un assez grand nombre.

L'exprimer lui est une occasion de faire montre de quelques connaissances historiques.

Mais, c'est être à la fois trop savant et pas assez.

On le comprendra. Cette multitude de communistes qu'on se plaît à retrouver tout au long de nos annales, ne peut que nous faire oublier ce que sont réellement les communistes d'aujourd'hui.

Un tel procédé risque de nous faire méconnaître totalement l'importance du fait marxiste, de la philosophie marxiste, des théories collectivistes, de la lutte des classes, du socialisme international, du fait moscoutaire, des soviets, de la dictature du prolétariat, etc..., etc...

> **OU SONT LES VRAIS COMMUNISTES ?**
>
> **TROTZKY**, assassiné par la Guépéou à Mexico en 1940.
> **RYKOV**, fusillé en 1938.
> **KAMENEV**, fusillé en 1936.
> **ZINOVIEV**, fusillé en 1936.

Lire dans le numéro 2 :

LE GAULLISME

LE MARXISME

Limiter le communisme aux seuls phénomènes d'insurrection populaire qui ont éclaté régulièrement un peu partout aux heures difficiles de l'histoire, c'est vouloir n'envisager que la moitié du problème.

Il importe de savoir distinguer dans le communisme la part de l'émeute sociale, la part de la guerre civile, et celle du marxisme, celle de la soviétisation, celle en un mot du communisme proprement dit, celle qui lui donne sa marque propre.

Ce n'est que par la première de ces parties que le communisme s'apparente à tous les mouvements insurrectionnels de l'histoire. Par son deuxième élément, au contraire, il s'en distingue profondément, il est rigoureusement spécial à notre époque.

La guerre civile, quoi qu'on ait dit, c'est dans le communisme ce qui n'est pas le communisme, c'est-à-dire ce qui n'est pas spécifiquement communiste.

Le communisme se greffe sur le mécontentement des basses classes, le provoque et le cultive, car il en a besoin ; mais le communisme n'est pas que ce mécontentement, le communisme n'est pas que l'insurrection qui en découle.

tique soviétique, tels que : entrée de l'U. R. S. S. à la Société des Nations ; déclaration de la guerre franco-allemande, etc, etc...

Moscou se moque bien de la victoire des idées marxistes et du sort des ouvriers français.

Quel plus bel exemple en trouverons-nous que le glissement régulier de notre parti communiste vers un jacobinisme patriotard.

De prétendus marxistes chantant la Marseillaise et brandissant les trois couleurs, tel est le spectacle réjouissant que l'action moscoutaire nous a valu.

Elle agit à la façon d'un dissolvant.

Ce qu'elle cherche c'est la division, le désordre.

Les grossières erreurs invariablement commises dans les explications qu'on s'est plu à apporter à l'énigme soviétique viennent de ce que leur technique de désagrégation n'a pas changé.

C'est la cause au service de laquelle cette technique s'emploie qui n'est plus la même.

Pour Moscou comptent seulement l'émeute et la guerre civile, car seules l'émeute et la guerre civile, avec la confusion et l'aveuglement qu'elles provoquent, peuvent permettre le triomphe de la tyrannique domination des chefs soviétiques.

LES CHEFS COMMUNISTES

EN 1928, TENDENT LE POING A LA RELIGION

« Parmi les objectifs de la révolution culturelle intéressant les plus grandes masses, la lutte contre la religion, cet opium des peuples, tient une place spéciale ; cette lutte doit être poursuivie inflexiblement et systématiquement. »

(Programme de l'I. C. adopté en 1928, p. 49)

EN 1937, TENDENT LA MAIN AUX CATHOLIQUES

« Nous avons tendu solennellement notre main fraternelle aux travailleurs catholiques, ouvriers et paysans, employés, artisans. »

(THOREZ, discours du 27-2-1937 aux militants de la région parisienne)

Une victoire de l'armée rouge à l'heure présente serait donc bien pour l'Europe le signal d'une Révolution Communiste.

Mais Révolution Communiste au premier sens du terme.

Révolution Communiste qui n'aurait même pas pour contre-partie l'instauration d'un ordre marxiste.

Révolution Communiste au sens d'anarchie.

Nous aurions ce qui dans le Communisme n'est même pas le Communisme, ce que les communistes eux-mêmes, les vrais, les sincères, n'acceptent que comme un moyen, comme une crise douloureuse indispensable, et qui doit être passagère.

Elle ne serait pas le triomphe du prolétariat. Elle serait le règne de la crapule, le couronnement de la pègre, la victoire des voyous. Autrement dit il n'y aurait pas de communisme du tout !

Il n'est pas d'honnête homme, il n'est pas de partisan d'un ordre quelconque, serait-il marxiste, qui puisse souhaiter une victoire Russe sur le front de l'Est.

La Révolution qu'elle provoquerait n'atteindrait pas seulement les « bourgeois ».

Les vrais marxistes commenceraient par en être les premières victimes.

LA MORALE DE L'HISTOIRE

Donner une idée plus exacte de ce qu'est le prétendu problème russo-communiste, tel était le premier but que se proposaient d'atteindre les réflexions qui précèdent.

Mais là ne se limite pas leur enseignement.

A leur lumière nous sera-t-il permis de signaler l'incroyable inexactitude des principes sur lesquels se sont appuyés jusqu'ici toutes les campagnes de propagande antirévolutionnaire.

On a voulu pour les mieux combattre confondre la cause du Communisme et celle des Soviets.

On espérait par là que les outrances et la barbarie de ces derniers parviendraient à compromettre et à ruiner la doctrine marxiste.

C'était se faire beaucoup d'illusions.

Toutes les propagandes n'y ont rien fait, les photos les plus détaillées des illustrés les plus suggestifs non plus.

La grande masse des communistes français se refuse de croire aux atrocités et à la sauvagerie soviétiques.

Ce qui prouve en passant que la propagande considérée comme un aveugle et irrésistible moyen de conversion, n'est pas aussi efficace que certains veulent bien le prétendre.

Le couple « Communisme-Russie Soviétique » ne représente rien de réel.

Il est faux de le croire irrémédiable et indissoluble.

Semblable confusion est par surcroît maladroite.

En s'acharnant à la maintenir on n'est parvenu qu'à donner à la doctrine marxiste la force que procurent toutes les incarnations.

A l'état de théorie pure, de simple construction de l'esprit rien n'aurait été plus facile que d'en démontrer la malfaisance et le mensonge.

En se plaisant toujours à la critiquer à travers l'expérience soviétique on ne pouvait que lui prêter une apparence de valeur concrète et pratique qu'elle n'a pas et qu'en vérité elle n'a jamais eue.

Le propre de la doctrine communiste est d'être utopique, inapplicable, irréalisable, d'être en complète contradiction avec l'ordre des choses et les lois naturelles.

En combattre soi-disant l'application en Russie n'est pas seulement faux, c'est laisser supposer que cette théorie prétendue inapplicable a pu être en fait appliquée.

Tel aurait dû être par contre le plan de combat :

Commencer d'abord par enseigner la vérité, et proclamer l'échec de la tentative communiste russe. Démontrer qu'il n'y avait rien de commun entre l'orthodoxie marxiste et le bolchevisme, c'est-à-dire, en clair entre le communisme et le bolchevisme ; en souligner les divergences profondes.

Ceci étant posé, continuer par ce qui est encore la vérité, à savoir : que la Russie a fait à sa manière une révolution nationale, qu'elle fait du nationalisme autant et plus que les autres pays, qu'elle fait du totalitarisme comme certains, et comme ces derniers, est dirigée pa un dictateur qui se moque éperdument du sort des prolétaires du monde entier.

Dans ces conditions, quelle folie que d'attendre de cette Moscou nationaliste, un départ pour une croisade d'un internationalisme sincère.

Pour avoir voulu finasser, pour avoir voulu jouer au plus malin, on n'est parvenu qu'à se priver du bénéfice du plus grave soufflet, du plus formel des démentis que puisse recevoir une doctrine : celui des faits.

La sincérité des premiers bolcheviks restant hors de doute, leur échec n'en est que plus significatif.

La loi de nationalité fut la plus forte, la loi de nationalité fut victorieuse.

Le fait moscoutaire étant ainsi défini, la rupture du faisceau « communisme-bolchevisme » saute aux yeux.

Diviser l'adversaire, tel est le premier avantage de ce divorce.

Détaché du tronc russe, le marxisme va désormais nous apparaître sous son vrai jour de méchante petite doctrine conçue par un cerveau juif.

Ainsi désincarné, en faire ressortir l'artificiel et l'abstraction barbare nous sera un jeu d'enfant.

Bien mieux, nous nous servirons de l'expérience bolchevique elle-même pour convaincre chacun de l'utopie du marxisme.

Mais, nous répondra-t-on, en désolidarisant leur cause vous laissez supposer qu'il existe un communisme orthodoxe, dont il est possible de réaliser l'application.

Rien de plus faux !

Car, et c'est ici que l'expérience soviétique aura au moins servi à quelque chose, il nous sera toujours facile de démontrer qu'une telle déviation était fatale, voulue par l'ordre des choses, et qu'il y a là un cercle vicieux.

Si nous désolidarisons le couple « communisme-soviétisme », c'est pour mieux en combattre les deux éléments, en bloquer les deux issues.

Sur le plan de la doctrine, comme dans la pratique, l'utopie ou la malfaisance doit en être proclamée.

Le communisme ne peut s'appliquer qu'en se renonçant lui-même.

Le ferait-il ? Ce ne serait que pour sombrer alors dans le sang et dans la tyrannie.

Il y a une grave leçon à tirer de toute cette aventure c'est avant tout qu'il existe une nature des choses, qu'il existe des lois naturelles contre lesquelles la volonté des hommes ne peut rien.

Qu'ils le veuillent ou non, pour agir et pour vivre ils ont à passer par le cadre d'une nation.

L'exemple de cet internationalisme qui est devenue finalement la doctrine d'Etat de la plus chauvine des nations en est l'illustration dérisoire.

L' « humanité » n'est qu'une dangereuse construction de l'esprit.

LE POSTULAT DU NATIONALISME DOIT PRENDRE PLACE AU RANG DES VERITES NATURELLES LES PLUS ABSOLUES.

Le Gérant : P. CHEVALLIER.

Imp. Mont-Louis. — L. 3915 - 18-6-42 (20.000).